

ciance, sa joyeuse humeur, son front serein, son cœur satisfait, sa santé invincible.

Et quand, dans trente ou quarante ans d'ici, nos enfants et petits-enfants entendront discuter l'âge d'Emery Lavigne, nul doute qu'ils ne s'écrieront : Alors que je n'étais pas plus haut que cela, il avait déjà les cheveux blancs ; pour sûr qu'il a au moins cent ans.

GUILLAUME COUTURE.

HORS DU CANADA

Mme J. SAMARY—MARIE-JEANNE

PARIS, le 15 octobre 1890.

MON CHER DIRECTEUR

Grand deuil à la Comédie-Française. Mme Jeanne Samary-Lagarde, l'artiste remarquable, la femme du monde si distinguée, l'épouse si dévouée, la mère de famille si vaillante, a succombé, en deux jours, aux atteintes d'une fièvre typhoïde. Cette mort, que rien ne faisait prévoir, a causé une grande émotion à Paris, où Mme Samary-Lagarde était connue et aimée de tous. Pour prouver en quelle estime on la tenait, plus de deux mille personnes assistaient à ses obsèques, qui ont été célébrées à l'église saint-Roch.

Pendant le service divin, la marche funèbre de Chopin et plusieurs morceaux de musique religieuse ont été exécutés ; toute l'assistance était profondément émue.

Afin de bien faire connaître à vos lecteurs la femme aimable et surtout excellente qui vient d'être ravie à l'adoration de son époux et de ses enfants, rien de mieux que de citer quelques passages du discours prononcé par M. Jules Claretie :

" Jeanne Samary ! Pour le public c'était la Muse même de la comédie en belle humeur, c'était le sourire de Marivaux, c'était la fantaisie de Regnard, c'était le rire de Molière, c'était l'étincelle de l'art contemporain, où ce beau sourire d'autrefois se fond en larmes profondément humaines. C'était l'enchanteresse des beaux soirs de la comédie, ou, pour fêter nos maîtres immortels, nous demandions à la servante de Molière sa voix sonore et son verbe clair. Mais pour nous qui savions ce que valait une telle artiste, c'était une force, une puissance, l'esprit bien français de toute une race incarnée dans la digne héritière de Brohan. Ce que nous perdons, nous seuls pouvons le dire, et Dorine, Toïnette, Nicole, Madelon, Marinette sont en deuil."

Après avoir rappelé qu'elle n'avait pas dix-neuf ans en entrant à la Comédie-Française, et que sa première série fut un triomphe, M. Claretie continue :

" Aujourd'hui ce qui nous fait pleurer, c'est l'artiste frappée en plein triomphe, c'est la femme disparue en plein bonheur. Je cherchais à la revoir hier, bien plantée sur cette scène hardiment conquise par son petit pied, l'œil vif, la voix franche, victorieuse, le sourire poétique et railleur à la fois, avec son petit bonnet de scoubrette sur ses cheveux blonds, telle que je l'avais applaudie pour la première fois, telle qu'elle était encore il y a deux semaines, fraîche et gaie comme un printemps, et je la retrouvais pâle, muette, couchée sur son lit de morte. Ce n'était plus Jeanne Samary qui était là, c'était Mme Paul Lagarde, la vaillante mère de famille, pleurée par un mari qui sait tout ce qu'il perd aujourd'hui d'affection, et demain, par de chers enfants qui ignorent, eux, les pauvres petits êtres, tout ce qu'ils perdent de dévouement et de maternel amour."

" Jeanne Samary aimait bien son théâtre, le succès qu'il donne, la gloire qu'il apporte, mais Mme Lagarde eût tout donné pour ces têtes blondes auxquelles, entre deux répétitions, elle contait des contes, la plume à la main, sans prétention, en s'amusant, car écrivant pour ses petites filles un petit livre familial, la charmante femme ne devenait pas auteur, elle avait trop joué Martine pour ne pas se moquer des *Femmes savantes* : elle restait mère. Elle songeait à sa couvée."

Mme Samary avait paru pour la dernière fois sur la scène dans le *Monde ou l'on s'ennuie*.

* * *

A quelques jours d'intervalle, le Théâtre de la Porte-saint-Martin, pour sa réouverture, reprenait *Marie-Jeanne*, et celui des Menus-Plaisirs, *l'Assommoir*. Cette coïncidence a inspiré au sujet du drame naturaliste, à un de nos critiques les plus en vue, les réflexions suivantes :

" Qu'est-ce à dire, messieurs ? Que la force, le ressort intime a faibli, s'est brisé depuis l'époque relativement lointaine où l'on écrivait *Marie-Jeanne* jusqu'à celle où a été composé *l'Assommoir* ? Peut-être bien, messieurs, et cela est un point de vue du plus haut intérêt sur lequel j'appelle l'attention des sonologues et des moralistes plus autorisés que moi."

Les moralistes ont répondu, et leur réponse est rien moins que rassurante ; car ils admettent que le ressort moral a faibli, que l'affaiblissement des caractères n'est que trop prouvé, et que l'énerverment des volontés est évident. C'est à ces causes qu'il faut attribuer et la production de *l'Assommoir* et surtout son succès soutenu.

Combien pourtant la valeur de *Marie-Jeanne* est plus grande. Avec quel art ce vieux drame de d'Ennery, qui remonte à 1845, est agencé, bourré de situations noires, de vol d'enfant, de trahison. Quel intérêt il s'en dégage, et comme il émeut complètement les spectateurs chez lesquels il fait vibrer la colère, la crainte, la pitié, et auxquels il arrache de si abondantes larmes. Aussi ce drame a-t-il été joué partout en France et à l'étranger, où on en a fait de nombreuses traductions et adaptations.

Le côté intéressant de la reprise de ce drame populaire était la présence de Mme Tissandier dans le rôle de Marie-Jeanne. Elle avait — bien lourde tâche — à faire oublier et Mme Dorval, l'admirable créatrice, et Mme Marie Laurent qui s'y montrait si touchante. Eh bien, Mme Tissandier a complètement triomphé ; elle a été superbe ; elle s'est montrée la grande artiste que tout Paris connaît ; elle a électrisé tous les spectateurs qui l'ont acclamée.

l'Assommoir est bien plutôt une étude sur le vif qu'un drame, comme on le comprenait autrefois. Il est basé sur les ravages causés par l'alcoolisme et sur les malheurs du ménage par la faute du mari, victime, jusqu'à en mourir, de l'alcoolisme.

l'Assommoir n'émeut pas ; mais il effraie. Après la scène d'un réalisme si épouvantable, du *delirium tremens*, beaucoup de malheureux adonnés aux liqueurs enivrantes ont dû prendre la résolution de rompre avec cette passion mortelle. Que quelques-uns seulement se soient corrigés, et on devra en être reconnaissant à M. Zola, dont le roman "*l'Assommoir*" a inspiré la pièce dont nous parlons.

Cette scène du *delirium tremens* est admirablement traitée ; les souffrances atroces de l'alcoolisé Coupeau, ses